

GUILLAUME WODLI

“L’AURORE”

roman

*nrf*

GALLIMARD







“ L'AUORE ”

DU MÊME AUTEUR

*mf*

CEUX DE LA BONNE AUBERGE.

“ L'AURORE ”

*A paraître :*

AIMÉ GLAZUR, roman.

LE DÉLÉGUÉ, roman.

LA POPOTE DES DOUCEURS, roman.

JULES BOURTI, roman.

CŒUR D'OR, pièce en quatre actes.

PASSIONS, nouvelles.

GUILLAUME WODLI

“L'AURORE”

roman

*nrf*

GALLIMARD

*Dixième édition*

*Il a été tiré de cet ouvrage treize exemplaires sur vélin pur fil Lafuma Navarre, dont dix exemplaires numérotés de I à X et trois exemplaires hors commerce marqués de a à c.*

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.*

*Copyright by Librairie Gallimard, 1946.*



*A Fredo Weyland.*



Année 1930.

Audrome, cité de 200.000 âmes.

Saint-Barnabé, le quartier le plus ancien de la ville, lépreux et mûr pour la démolition, est encasté, presque au centre, dans la grande ville, assez bien conservée.

Le quartier de Saint-Barnabé est traversé dans toute sa longueur, par la rue des Tuiles, mal pavée, puante, aux égouts bouchés. Les trottoirs, trop étroits, permettent à peine le passage d'un homme.

Toutes les maisons de cette rue, comme tout le quartier d'ailleurs, sont prévues pour la démolition depuis longtemps. Voilà vingt-deux ans que le plan des travaux est déposé à la mairie. Les primes d'expropriation sont touchées et dépensées, mais rien ne se fait. On abat deux, trois immeubles par an. Il en reste plusieurs centaines à abattre.

Lenteurs administratives ; problème électoral réchauffé à chaque scrutin ; jemenfoutisme ; intérêts sordides.

Et le cloaque continue de mijoter dans ses ordures et dans son air pestilentiel.

Au numéro 17 de la rue des Tuiles, il y a une maison à rez-de-chaussée et à un étage. Le bas est occupé par une boucherie chevaline, le premier par la famille Bourti.

Jules Bourti, vingt-neuf ans, est ouvrier cuisinier, marié et a trois fils : huit, six et deux ans.

Lui, c'est un petit bonhomme. On ne peut pas dire garçon, parce qu'il paraît beaucoup plus vieux que son âge. Il ne pèse pas lourd : dans les cinquante kilos. Ce qui pourrait faire penser qu'il est svelte, alors qu'il est simplement maigre. Et pas grand : un mètre soixante, par là...

Dos voûté, il est assis à la table de la cuisine et écrit dans un cahier d'écolier. Rien n'existe pour lui, en dehors de ce cahier.

Le huit et le six ans, Pierre et Robert, font un vacarme du diable. Ils se poursuivent à travers l'appartement : deux pièces

et demie, (demie parce que celle du milieu est pleine avec rien, une chaise, par exemple) sans se soucier des meubles, du papier peint, des rideaux et des carpettes. Ils profitent d'être seuls avec père, parce qu'avec mère, ça ne se passerait pas comme ça. Robert hurle : Papa, Pierre m'a pincé...

Papa est sourd. Son cahier et ce qu'il y écrit et les papiers épars autour de lui, l'intéressent plus que tous les gosses du monde. Pourtant, il les aime bien, ses trois moutards. Au point qu'il n'en revient pas lui-même.

Gilbert, le deux ans, assis sur le plancher, occupé à dépecer un chien en pluche, se lève, tangué comme un ivrogne, manifeste sa joie d'être sur terre par quelques cris stridents, empoigne par une patte l'animal éventré et le lance en l'air. Au même moment, ses deux frères reviennent en trombe à la cuisine. Pierre veut saisir le chien au vol, mais le manque et l'envoie sur la table où son père écrit.

Ç'a fait « Floug ». Le contenu de l'encrier s'est répandu sur le cahier, et forme un bel îlot laqué en croissant. Jules n'a fait qu'un bond.

— Nom de Dieu de nom de Dieu ! J'veais vous étrangler, tas d'sales mômes, merde alors !...

Il veut rattraper l'un ou l'autre des gamins, tant pour les corriger que pour se soulager de la rage qui le secoue, mais les deux grands ont disparu. Seul le cadet, prêt à pleurer, regarde avec des yeux chavirés son père en colère. Sa lippe tremble, ses larmes commencent à couler. Alors, son père se radoucit : Pleure pas, va, t'as rien fait d'mal...

Abandonnant ses idées de vengeance et de correction, il se penche attentivement sur son cahier. Un espoir le traverse : s'il n'y a qu'une page de tachée, je l'arracherai...

— D'la merde, oui... L'encre s'est infiltrée entre les feuillets. Jules sent les larmes embuer ses yeux. Mes pauv'statuts, murmure-t-il, en tournant et en retournant machinalement les pages perdues.

Un faible grincement de gonds de porte tinte dans ses oreilles. Ce sont les gosses qui reviennent risquer un œil. Une flambée de colère les fait à nouveau s'enfuir.

— V'nez plus par ici, hé, bande de mormions.

Gilbert, le regard énigmatique, dévisage son père, essuye la morve qui fait la liaison entre bouche et nez, puis soudain, se met à courir pour aller rejoindre ses frères. Solidarité...

Accablé, Jules se rassied. Depuis le matin, il réfléchit, annote, écrit, raye et corrige. Bureaucrates et écrivains appellent ça travailler. Pour lui, travailler est un plaisir, mais ce qu'il fait là, depuis des heures, est une souffrance, de vraies douleurs d'accouchement. A midi, il a juste pris une heure pour faire la cuisine. S'il avait été seul, il aurait mangé un bout de fromage sur le pouce. Surtout que pour un estomac de cuisinier, ça fait

du bien de se reposer de temps à autre. Mais il y avait les gars. Le matin tôt, leur mère est partie veiller à la santé d'une tante à Chasson, laquelle, maintenant sur le déclin, a passé sa vie à cultiver des louis d'or. Parfois, Jules songe que ce bas de laine doit être drôlement prospère... Et la tante a près de quatre-vingts ans.

Il n'est pas grippe-sou, Jules, mais dans son for intérieur, il pense que quelques billets de mille francs sont un bon remède contre la misère, élément où il est chez lui. Ce qui fait qu'il ne voit pas d'un mauvais œil ces voyages de chaque deuxième et quatrième jeudi du mois, de sa femme, à Chasson. Il y a aussi que, pendant qu'elle est là-bas, lui, il est tranquille.

Il ne peut s'arracher à la vue de son cahier. Tassé sur la chaise, il le fixe, comme s'il pouvait en faire disparaître les taches par le seul effet de son regard. De temps à autre, un juron sans force glisse entre ses dents. Et son aspect, là, effondré, a quelque chose de pitoyable.

Le réveille-matin indique un peu plus de quatre heures. Jean Hameçon, un copain, peut venir d'une minute à l'autre chercher le texte pour le faire taper. Pour que « L'Écho de la Cuisine et de la Salle » puisse paraître avant la fin du mois, la copie dactylographiée doit être remise à l'imprimerie dans les quarante-huit heures. Il n'y a donc pas de temps à perdre.

Subitement furieux, Jules lance le cahier contre le mur. Un pâté mal dessiné sur la boiserie le fait aussitôt penser à sa femme qui l'engueulera en rentrant. Il va rechercher le paquet de papier encre et revient le poser, avec mille précautions, sur un journal, sur la table. Puis, il mouille une lavette et va effacer l'éclaboussure.

Tout en marmonnant sans arrêt des « Merde », il se remet à table. Une idée lui est venue : soigneusement, il détache les feuillets pas ou peu tachés, les numérote et compte les autres : cinq, écrits des deux côtés... Fièvreusement, il fouille dans le cartable de l'ainé. Voilà... un cahier pour dessiner à la maison. C'est tout ce qu'il faut. Le petit hurlera, tant pis ! Il n'avait qu'à ne pas chahuter. Et puis, les écritures du père sont tout de même autrement intéressantes que les pots de fleurs, cafetières et bateaux barbouillés de couleur, du fils.

Et Jules se remet à la tâche. Il griffonne, griffonne... Les garçons reviennent jouer autour de sa chaise, il ne les entend plus. Ses statuts l'ont rendu sourd.



Environ quatre ans plus tôt, en été. L'aube, tout doucement, teintait le ciel à l'est. Jules Bourti et Jean Hameçon, garçon restaurateur et secrétaire de son syndicat, rentraient chez eux. De minuit à deux heures, ils avaient tenu une réunion de pro-

pagande syndicale du personnel de leur industrie. Puis, les tournées s'étant succédées aux tournées, il était quatre heures passées quand, place du Centre, d'ultimes poignées de mains disloquèrent le noyau de militants.

Comme souvent, (pourtant, ils ne demeuraient pas dans le même quartier) les deux amis firent un bout de route ensemble, commentant la réunion et ses à-côtés. Une fois de plus, ils déplorèrent le manque d'enthousiasme et de compréhension des présents, l'instabilité des effectifs et, à travers toutes ces phrases, leur découragement ne perceait que trop.

Après un petit silence, Hameçon dit : C'qu'i'nous faudrait, c'est une espèce de maison du peuple, comme une coopérative... oui, une coopé de l'industrie hôtelière...

Bourti enchaîna : Ovi... on y installerait les sièges de nos syndicats, on n'aurait plus forcé d'changer d'bistro tous les ans... Tous les ans, on doit faire refaire du papier à lettres, pour l'en-tête... Et puis, on pourrait y caser les copains victimes de la répression patronale... Et ça, ça serait très important...

Les mois passèrent, puis les années. A chacune de leurs rencontres, les deux copains, et d'autres qu'ils avaient introduits dans leur secret, discutèrent de la coopé et des moyens de la faire naître.

Mais la naissance n'eut point lieu. Manque de fonds. Il faut beaucoup d'argent pour faire quelque chose d'à peu près, dans cette branche de l'industrie. Cent mille francs, au moins. (C'est que les deux copains entendaient en imposer du premier coup, avec leur coopé.) Et c'est tout juste s'ils pouvaient espérer réunir une dizaine de mille francs.

La foi soulève des montagnes. Ils en avaient entendu parler de ce dicton, certes. Mais sauf chez Bourti, et un peu chez Hameçon, la foi était une chose totalement inconnue.

Puis, un jour, après quatre mois de chômage intermittent, Jules entra comme rôtiisseur à l'Hôtel Métropole, l'une des plus importantes maisons de la ville. Larteix, le chef, était un ancien militant syndicaliste désabusé. Depuis des années, il avait abandonné toute activité, sans pour cela avoir cessé de rester un honnête homme. Son influence, dans les milieux corporatifs, était grande.

Une semaine après son entrée, Jules était de garde l'après-midi. Larteix, au lieu de sortir, traîna, comme désarmé, dans les sous-sols. A un moment donné, comme par hasard, il s'arrêta dans le coin du rôtiisseur qui coupait des pommes pailles et se mit à bavarder. Ainsi, pendant une bonne partie de l'après-midi, il parla de lui, de sa vie de cuisinier et de militant, déterrant des souvenirs qui plus d'une fois, firent trembler sa voix.

Larteix était de ceux qui, après avoir milité, conservent toute leur vie la nostalgie de ces années de lutte et d'enthousiasme, mais aussi de déception et de découragement.

A cette époque-là, Jules connaissait à peine le chef du Métropole et, à tout instant, il se demandait si tout cela n'était pas un peu de la fanfaronade. Pour s'assurer, il risqua une pointe : C'est comme ici, à Augrome, on avait voulu monter une coopérative... Et la discussion s'engagea sur le fameux projet...

Juste avant que les autres cuisiniers ne rentrèrent au travail, Larteix dit à Bourti : Ben, si vous voulez, vous pouvez m'inscrire pour dix mille francs d'actions... Et je vous ferai de la propagande... et je vous en trouverai des souscripteurs...

Le petit cuisinier avait peine à cacher sa joie. Il exultait. Ses yeux brillaient. Ses mouvements étaient légers, nerveux. Ses camarades n'en revenaient pas. En une heure, il était devenu un autre homme. Et il brûlait d'impatience de communiquer la bonne nouvelle à son ami Hameçon.

C'était pour eux deux, un jour de fête ensoleillé, comme il y en avait peu dans leur vie.

Et deux mois plus tard, profitant de son repos hebdomadaire et de l'absence de sa femme, Jules met au propre les statuts de la future coopérative.

★ ★

Jean Hameçon connaît bien le chemin. C'est à peine si dans les ténèbres de l'escalier, il bute contre les marches usées. Les enfants l'accueillent avec des éclats de joie. Ils l'aiment parce que, doué d'une patience sans bornes, il sait raconter un tas d'histoires. On ne le voit pas encore, qu'ils ont déjà ouvert la porte toute grande et crient : Monsieur Jean !... Monsieur Jean !...

Il entre, après avoir frappé quelques coups contre le chambranle. De taille moyenne, trente-cinq ans, il a une figure bouffie avec un front énorme, un gros nez chevauché par des lunettes à monture d'écaille, une parfaite dentition, mais guère soignée. Sous une gabardine neuve : plastron, rondin et gilet ; il revient du travail. Les deux hommes se regardent. Jean allait dire : Ça y est ? Mais voyant Jules encore écrire, il dit : Ça s'avance ?

Bourti se redresse, pose la plume et pousse un gros soupir.

— Mon vieux, je n'sais pas si c'te putain d'coopé existera un jour, mais c'que j'sais, c'est que j'chie comme un Russe avec ses statuts...

Et il explique l'incident, pendant que les gosses tiraillent Jean par tous les bouts pour avoir une histoire.

Jules s'emporte : Foutez-nous la paix, bande de salopards, ou j'vous torche...

Accalmie.

Hameçon propose : Écoute, j'veis déjà donner à taper, c'qu'il y a d'prêt, on portera l'reste demain ou après-demain...

Soulagé, Bourti respire.

— C'est vrai... Et dire, que j'n'avais pas pensé à ça...

Jean parcourt furtivement les feuillets et les plie.

— T'as vu l'article 16?... Il va, comme ça? lui demande Jules.

— Ah !... non. Jean redéplie les feuillets, cherche, puis lit à haute voix : Article 16. — Sera renvoyé sur le champ, tout employé qui aura accepté ou sollicité pourboires, gratifications, pourcentages sur les achats ou autres pots de vin. Sera exclu, ou renvoyé et exclu tout membre ou administrateur de la société qui se sera rendu coupable du même délit.

D'abord, il y a un petit silence, puis Jean fait : Hum... et sa bouche se déforme en un gros sourire. Ils vont gueuler comme des veaux quand ils vont lire ça.

Intérieurement, Jules se cabre, mais s'efforce de n'en rien laisser voir. Depuis le début, il se démène pour que les statuts contiennent un article semblable et Hameçon ne s'y était jamais ouvertement opposé. Mais voilà qu'il entend celui-ci objecter qu'une formule moins brutale lui semblerait préférable.

Les traits du petit cuisinier s'assombrissent. Il vient de se rendre soudain compte, que si Hameçon s'était toujours montré d'accord du bout des lèvres, ses propos avaient toujours été pleins de réticences et de sous-entendus. Cela l'irrite et avec chaque minute qui passe il en veut un peu plus à Jean d'être là avec son énorme front derrière lequel les arrière-pensées doivent pulluler. Et Jules devine là, pour l'avenir, un sérieux point de désaccord. Car il n'est pas disposé à céder, ne serait-ce qu'en donnant à l'article 16 un aspect moins rébarbatif.

Pierre, grimpé sur une chaise, radote dans l'oreille du garçon : Une histoire, monsieur Jean... Une histoire, monsieur Jean... Une gifle de son père le fait dégringoler. Il paye pour l'autre.

Ce qui n'a guère apaisé Jules, car il éclate : Mon vieux, pose la question comme tu voudras... c'est toujours pour revenir au même. Dans nos corporations on a tellement l'habitude de faucher, qu'on ne peut pas faire autrement. Faut'êt'cruel... avoir le courage de regarder les choses en face... Si on monte une coopé, c'est pour donner l'exemple et pas pour permettre à quelques loustics de rouler en bagnole et de s'fout'des costards de mille balles su'l'dos...

En parlant, l'aversion de Jules pour son copain croît encore. Être obligé de dire tout cela devant un homme comme Hameçon, se voir contraint à cette sorte de mise au point, lui apparaît comme une énormité. Ses paroles sont gonflées d'une sourde rancœur et le silence qui suit s'étire un peu trop.

Jules fixe le lino rectangulaire au milieu de la cuisine. Jean feuillette les statuts. Puis, ce dernier dit : Bon. Ben... on l'leur expliquera... C'est qu'tu comprends, j'craains qu'ça éloigne des souscripteurs...



Bourti, maintenant debout, n'essaye plus de maîtriser sa colère : Des souscripteurs... des souscripteurs... Ben qu'ils aillent chier avec leur pognon... Et moi, j'leur dirai, (il a failli dire : et moi, j'te dis) la coopé naîtra et existera avec l'article 16, tel que je l'ai rédigé, ou elle n'existera pas... Ou, c'qui est encore une solution, moi, j'n'en ferai pas partie...

Un nouveau silence, puis : C'est qu'tu comprends, ça commence à m'taper su'l'système, tous ces boniments que j'entends à droite et à gauche : Bourti et Hameçon veulent faire leur beurre... Voilà... Ben, moi, j'leur monterai, à ces espèces d'enfoirés, que s'ils nous accusent de vouloir faire not'beurre, c'est parce qu'eux-mêmes n'ont qu'ça en tête... mais qu'on est quand même quelques-uns à avoir aut'chose dans l'ventre... Moi, ça m'fait rien d'bosser toute ma vie devant l'fourneau, payé au tarif syndical... Même, j'y ferai quinze heures par jour, s'il le faudra, et ça, sans jamais tendre la main à un fournisseur, ou à m'déculotter devant qui qu'ce soit... Uniquement, pour que dans la ville, et de tous les coins du pays, on montre du doigt notre coopérative, comme un modèle d'organisation et de probité commerciale, comme jamais aucun de nos cons d'patrons n'a été foutu d'faire aussi bien.. Mais pour ça, il faut qu'ça soit sérieux. I'n'faut pas là une demi-douzaine de pirates qui écument la marmite et quand il n'y a plus rien à écumer, démissionnent ou se font foutre dehors... Si j'savais qu'c'est pour en arriver là, je préférerais jeter ces statuts au feu tout d'suite.

Un nouveau petit silence, pendant lequel Bourti pense : Ce n'est pas que toi aussi, tu aurais envie d'y faire ton beurre ? Et il dit : C'est pas ma faute si tous les hommes sont des saligauds... S'ils l'étaient pas, ou moins, y aurait pas besoin d'paragraphe comme ça... On pourrait même se passer d'coopé...

Il va et vient dans l'étroite cuisine comme un fauve en cage. En passant il vient de dévisager Jean. Il n'y a vu que deux yeux rapetissés, enfoncés dans les orbites, retranchés derrière les verres, évitant de rencontrer les siens. Et en lui, quelque chose se brise. Il ne saurait dire quoi, mais c'est quelque chose de très cher et qui jouait un grand rôle dans sa vie. En une brève vision, la coopé lui apparaît juchée sur le sommet d'une très haute montagne et lui en bas, les jambes molles, incapable de l'atteindre. Mais le lutteur qu'il est, s'insurge et hurle : Grimpe mon vieux, grimpe ! Grimpe quand même ! Cela est ton destin....

L'idée de ne plus pouvoir compter Hameçon comme ami ne veut pas entrer aisément dans son crâne.

— Non mais, franchement, j'ai pas raison ? demande-t-il.

— Mais si ! Mais si ! se hâte de répondre Jean, sans lever les yeux. Fourrant les papiers dans sa poche, il ajoute : Bon... j'vais aller faire taper ça... Tu finiras l'reste ce soir ?

— Oui... Tiens, je l'déposerai chez Rémy, demain matin, avant d'aller travailler... Ça ira ?

Les mains des deux hommes s'avancent déjà pour se serrer. Robert vient se frotter contre celui qui va s'en aller : « Vous nous avez pas raconté d'histoire, aujourd'hui... »

— Non, p'tit, aujourd'hui j'ai pas l'temps, et d'un geste rude, il écarte le gosse à la mine suppliante.

— Au r'voir...

— Au r'voir...

★  
★

Un silence pénible emplit la petite cuisine. Les enfants et leur père viennent d'éprouver une grande déception. Les premiers, parce qu'ils n'ont pas eu leur histoire, le second parce qu'il commence à douter de la sincérité de son camarade. Des réminiscences l'assaillent, lui suggèrent un tas d'idées désobligeantes. Pas que quelque chose de précis accuse Jean, non, mais à présent une espèce d'ombre enveloppe ce dernier, lui que Jules considérait comme un des rares hommes dignes d'être fréquentés.

Jules a mal dans la poitrine. Sa peine forme un gros nœud et entrave sa respiration. Et pourtant, parallèlement, il éprouve, oh ! d'une façon tout à fait obscure, une sorte de joie à la pensée que la coopé pourrait ne jamais voir le jour. Au moins, de cette façon, elle ne serait pas un échec.

Il ne peut se résoudre à reprendre son travail. Ses yeux assombris fixent les papiers épars sur la table, sans les voir. Pierre s'approche : Tu fais pas cuire la soupe, papa ?

L'enfant est presque sûr de se faire rabrouer et la douceur inaccoutumée de la voix qui lui répond le surprend : Si, mon p'tit... T'as peur de n'pas en avoir ?

Robert et Gilbert ont rejoint leur frère et à eux trois ils font cercle autour de la table. Le plus jeune est grimpé sur les genoux de son père. Sur les traits de Robert, une moue se prolonge : Moi, j'aime pas la soupe...

— Quand c'est papa qui la fait, elle est meilleure, affirme Pierre.

— Ça serait malheureux, pour un cuisinier, opine Robert, en haussant les épaules.

— Vos devoirs sont à jour ? interroge leur père qui laisse peser son regard un long moment sur ses enfants.

— Oui, p'pa, lui répondent les aînés. Quelques secondes après, le plus jeune mime ses frères : Oui, p'pa.

Tous rient, même le benjamin.

Jules commence à se sentir mieux. Son cafard se dissipe. Ce sont ses enfants qui lui rendent un peu de confiance. Au moins, si la coopé ne marche pas, de ces trois, je veux en faire quelque chose, pense-t-il.

Les statuts n'avancent plus. Il griffonne péniblement une page jusqu'à l'arrivée de sa femme. Un tiers à peine de ce qu'il s'est promis de copier.

Ni lui, ni les gosses ne l'avaient entendue monter. Soudain la porte s'était ouverte et Clémence Bourti, née de Salvillé, (oui « DE ») se campait dans l'encadrement.

Clémence est de deux années l'aînée de son mari, bien plus grande et encore plus maigre. Pas de fesses, pas de seins, et pour jambes des baguettes. Bien fardée, sa figure ne serait peut-être pas désagréable. Mais elle ne sait pas se maquiller et au lieu de s'enjoliver, elle s'enlaidit. Sa bouche est même fort belle, comme ses dents, de pure blancheur et bien rangées. Du côté yeux, c'est moins avantageux : de grosses huîtres vertes à la fin de la saison. Jules dit parfois : Sans ses yeux, on pourrait encore la supporter...

En une fraction de seconde, Clémence a enregistré le panorama de la cuisine. Jules, sans lever la tête, aspire profondément. Le glapissement attendu ne s'est pas produit. Les enfants, intrigués par les paquets que leur mère apporte, s'approchent sans bruit et en usant d'une prudence qui témoigne d'une grande expérience. Ils ont compris que ce n'est pas le moment d'embêter maman. Ce n'est d'ailleurs jamais le moment.

Voilà déjà au moins deux minutes que la porte s'est ouverte et aucun mot n'a encore été proféré. Dérouté, Jules se demande si c'est bien sa femme qui est entrée ? Et, allant aux renseignements, ses yeux rampent sur le plancher. Non, pas d'erreur possible, c'est elle, ce sont ses pieds. Du quarante-deux. Avec les baguettes comme suite, ça fait un tableau unique. On la reconnaîtrait entre mille.

Ah ! voilà... Ça tient du coup de clairon et de la marchande de quatre saisons.

— Tu vois pas qu'la soupe bout trop fort, non ? T'avais bien besoin d'la met'su'l'gaz... Après, tu vas encore dire qu'j'en use de trop...

Là, un petit silence, comme pour permettre à Jules de se justifier, mais Clémence, sachant qu'elle n'a aucune réplique à redouter, continue : Naturellement, les écritures passent avant... T'aurais dû t'met'écrivain...

Aux gosses : Vous avez eu à goûter, vous autres ?

En réalité, ils se sont servis, eux-mêmes, dans le buffet. Ce qui n'est pas du tout du goût de leur mère. Mais pour ne pas aggraver davantage une situation déjà tendue, ils répondent, avec un ensemble admirable : Oui, m'man. Gilbert, le deux ans, ajoute : Moi, j'ai mangé une tartine en plus.

Pierre et Robert se regardent, effrayés. Dans la maisonnée, le baromètre est toujours à l'orage. Un rien suffit pour faire tomber l'averse. Pourvu que ça ne soit pas cette tartine supplémentaire. Leur regard contient aussi de la pitié pour leur

frère qui n'est pas encore à la page. Ils se font une raison : il est jeune...

Cependant, le cabas bourré et les paquets continuent de les intriguer. Clémence a déposé le tout sur la table. Jules voit une pyramide s'échafauder devant ses yeux. A mesure que celle-ci gagne en hauteur, sa colère gagne en densité. D'habitude, il est assez conciliant, cède presque toujours et Clémence peut affirmer que dans le ménage, c'est elle qui porte la culotte. Mais pour une fois, elle va tomber sur un bec.

Seule l'hypothèse qu'elle a pu rapporter un bon chargement de victuailles, susceptible d'améliorer l'ordinaire, tempère encore sa mauvaise humeur.

Mais il ne peut plus écrire. L'invasion de la table l'en empêche. Et il est presque persuadé qu'elle fait exprès de l'embêter. Tout à coup, d'un geste catégorique, en se servant du parapluie comme d'un chasse-neige, il repousse tout le tas vers le mur. Il y a un craquement, deux, trois objets tombent par terre. Et la sarabande se déchaîne.

— Ça y est !... Casse les œufs, hé, grosse brute, pendant qu'tu y es... Tu pourrais faire attention, non ? Qu'est-c'que t'as encore ce soir ? J'arrive, tu m'regardes même pas, tu m'parles pas et tu m'demandes pas comment qu'ça va là-bas...

Dès qu'elle commence à hurler, Jules se lève, plie ses papiers et les fourre dans sa poche. Les enfants remarquent qu'il n'est pas comme les autres fois, quand leur mère l'engueule, où il se contente de se boucher les oreilles et de quitter la cuisine, ou de répondre par une grossièreté, de mettre son béret et de sortir.

Mais aujourd'hui, le père Bourti n'évacue pas les lieux. Se plantant droit au milieu de la cuisine, il toise sa femme comme elle ne se souvient pas de l'avoir vu faire.

— Vas-tu m'foutre la paix, toi... espèce de grande bringue que tu es... Non mais... Tu crois qu'ça va durer, cette foire ? Dis un peu ? Qu'est-c'que c'est qu't'as toujours à gueuler comme ça, hein ? Alors, écoute bien, à partir de maintenant, tu vas l'fermer, ton claque-merde, ou ça va chier... Porte la culotte si tu veux, mais fous-moi la paix, c'est tout c'que j'te demande... C'est qu'j'en ai mare, moi, à la fin. Du matin au soir, tu hurles comme une cinglée à travers la maison et tu as l'air de trouver ça normal... Il y a neuf ans bientôt qu'on est marié et il y a neuf ans bientôt que j't'entends gueuler... Mais maintenant, il y en a assez... J'n'ai pas envie d'finir mes jours à l'asile d'aliénés... Ailleurs, c'est les hommes qui gueulent, et encore, pas toujours... Moi, c'est pas mon genre, mais c'est pas une raison pour qu'tu l'fasses à ma place...

Jules s'arrête brusquement, sans avoir tout dit, ni sans avoir été aussi violent, ni aussi grossier que son exaltation l'avait poussé à l'être. S'il s'est arrêté, c'est parce qu'il a vu ses enfants

101-101-101

101-101-101

101-101-101



## ROMANS, FICTIONS, NOUVELLES

Janvier-Juin 1946

**MARCEL AYME**

Le Chemin des Écoliers

**GEORGE ACHARD**

Le Sable et l'Écume

**J.-FRANÇOIS DARBON**

Les Suspects

**JEAN DESTERNES**

Clairière de la Vie

**FORESTIER**

Les Langes

**PIERRE FREDÉRIX**

Le Bal des Saintes-Maries

**GÉRARD JARLOT**

Les Armes blanches

**JEANNE GALZY**

La Cage de Fer

**PIERRE LAFUE**

Patrice ou l'Été du Siècle. - II. *La Mort de Metzger*

**C.-F. LANDRY**

Le Merle de Novembre

**JEAN LEGRAND**

Le Journal de Jacques

**JULES MONNEROT**

On meurt les yeux ouverts *précédé de*  
*L'Heure de Fallandra et suivi de La nuit ne finira pas*



**COLLECTION "ESPOIR"**

*dirigée par Albert Camus*

**JACQUES-LAURENT BOST**

Le dernier des Métiers

**COLETTE AUDRY**

On joue perdant

**VIOLETTE LEDUC**

L'Asphyxie



**COLLECTION "LA PLUME AU VENT"**

**ROBERT SCIPION**

Prête-moi ta plume



**TIRAGES RESTREINTS**

**MAURICE TOESCA**

Les Intimes